

L'œil dans la main

Par le professeur Albert Bensoussan

Depuis longtemps déjà l'œil noir ombrage la cité et les gens vivent dans l'effroi. Le tsunami s'est dressé et chacun doit regarder dans son dos et veiller au voisin. Une fois de plus le destin juif est placardé comme une faute sans rémission. Mais **יְדַעְהוּא** *Yode'a Hachem*, l'Éternel protège.

Depuis longtemps mes sœurs et moi avons cessé d'avoir peur. Peur de l'orage et de la tempête, peur du couteau assassin ou de la bombe explosive. Celle qui est normande et celle qui est israélienne, et moi devenu breton, nous nous rappelons fréquemment les formules de sauvegarde, et toutes les amulettes qui, dans notre lointain séjour en Alger (je dis bien « en Alger » car c'était façon de dire emphatique de ce pays où l'on diffusait à la radio l'émission « En Alger il y a cent ans »), nous avaient assuré une protection permanente. Car, d'aussi loin que nous remontions, le danger était là, rôdant comme un serpent venimeux ou un chat enragé. Alger a toujours vécu dans la peur – même après l'Indépendance, vingt ans après quand j'y suis retourné, les rues se vidaient le soir venu, comme au beau temps terroriste des « événements » (ainsi disait-on). Rien n'avait changé, comme si le temps s'était arrêté. Comme si rien n'avait eu lieu. Envolée, la peur ?

Avant que la poulie au puits ne se brise sur la margelle (l'image est dans *Qobélet* / *L'Ecclésiaste*), avant que la mémoire ne s'efface,

balayée par la vague sur le sable, j'aime à choyer, en radotant avec mes sœurs, quelques mots anciens qui fleurissaient sur les lèvres de maman. Moitié hébreu, moitié arabe, telles étaient les formules de celle qui reçut pour prénom celui d'Aïcha, de la part de sa mère Sultana et son père Messaoud ; de ce côté de la branche familiale, nous étions ancrés, forcément, dans l'arabité, et que nul ne s'en étonne : un demi-siècle après, dans l'exaltation de la France « mère des arts, des armes et des lois », les prénoms qui fleurissaient parmi nous étaient Marthe, Aurélie, Gaston ou Albert. Nous, juifs, sommes peuple de passage. Et justement, de partout et toujours venait le danger. *Allah ya'ster*, dit-on en arabe, que Dieu nous préserve, mais maman prononçait « *La-ester* », comme si la reine Esther avait été convoquée pour, une fois de plus, nous sauver. Là, c'était la déclaration de la Seconde Guerre mondiale, là, c'étaient les premières bombes sur Oran et le déclenchement du conflit terroriste, là le nuage de sauterelles ou le tremblement de terre d'Orléansville, ou là lorsqu'on fit sauter à Alger la colonne du Fort l'Empereur, à un jet de pierre de notre immeuble, parce que les stukas allemands se guidaient sur ce long doigt blanc dans la nuit pour bombarder la ville : *La-ester*, s'écriait maman. Elle disait aussi, en formule de sauvegarde *Allah-tef*. Mais que le bruit explose, tonitruant, et si violent que pendant des années maman dut prendre du Solucamphre pour

calmer les battements de son cœur et là, l'hébreu reprenait le dessus : *Ab Rab ya sidi*, ce « Rab » n'étant autre que Rabbi Shim'on Bar Yohai בריוחאי, dont papa chantait tous les vendredis soirs les couplets hébraïques : נמשחת ממדת הקדש *Nimcha'bta mimidat haqodesh*, « oint d'une huile sacrée », le saint cabaliste, invoqué comme le Messie, est celui qui dégaine et qui tranche, le protecteur du foyer.

Petit, je me plaisais à chantonner mon amour pour mes parents et je psalmodiais, donc, ce qu'on m'avait probablement soufflé : *Yakhalélé Ima, Yakhalélé Baba*, reprenant là encore, à notre façon boiteuse, l'expression arabe patentée : *Allah Yekhalilik* : Que Dieu te préserve ! On pouvait dire aussi, en évoquant un membre de la famille qu'on aimait bien : *Laïbarek*, qui se dit en arabe naturel *Allah ibark fik*, mais nous avions notre parler à nous, et je rapproche l'expression de celle de l'administrateur du Temple qui, à la fin de chaque montée au Séfer Torah, après la bénédiction d'usage, se tournait vers le rabbin en lui disant : *Barak ya sidi*, et ce dernier entreprenait la bénédiction de la mitzva : מישברך אבותינו *Mi cheberakh avoteynou...*

J'en viens à la main, si importante dans tout le monde méditerranéen. L'Islam y voit le rappel

des cinq prières quotidiennes du croyant. Les Romains, pour qui le mot *manus* signifiait tout à la fois pouvoir et possession, plaçaient cette main aux cinq doigts à leur porte pour conjurer le mauvais message. En Afrique du Nord et en Algérie, la main était le signe protecteur par excellence : Ce n'était certes pas la main levée du policier arrêtant l'infraction, mais la main bénissante. La main de mon père sur ma tête chaque matin toute sa vie durant : יברכה שמוי שמרך Que l'Éternel te bénisse et qu'il te protège... Et parfois aussi l'on gravait un œil dans le creux de la main, qu'on affichait sur la porte : le sort, l'éventuel mauvais sort, était tenu à l'œil et la protection était d'autant plus assurée. Au jour des fiançailles les promis se dessinaient l'un à l'autre un petit rond de henné au creux de la paume, et qui était, certes, un œil de bon présage pour toute leur vie durant.

Longtemps j'ai donné la main à mon père, je la lui ai donnée ma vie durant, pour, au jour de sa mort, retenir sa main dans la mienne. Et ce sont ces deux mains jointes qui ont conclu le pacte. De fidélité. Je crois en toi. En Toi. Et là s'arrête ma foi.

Albert Bensoussan

